

Carl Rakosi (1903-2004)

Pour servir d'introduction...

Carl Rakosi, mort centenaire, fut le dernier représentant de ce groupement de poètes connu sous l'appellation d'Objectivistes, et si son œuvre, parmi ceux-ci, est une des plus minces, elle n'en est peut-être pas la moins dense ; de plus, cet homme a montré qu'au regard de ces dénominations passées dans le domaine historique et des maîtres qui l'ont formé, il avait su conserver un esprit critique aiguisé, voire mordant. Un esprit libre, essentiellement, et parfaitement conscient des enjeux, ainsi que de ses propres éventuelles faiblesses ou vertus d'écrivain. Un maître de l'épigramme, avant tout – un œil d'une pénétrante vivacité, accordé à une voix sans grain, très précise, très saine, de cette grande santé qui se communique. Bref, un esprit sachant peser ce qui importe, sachant chiffrer et déchiffrer : adepte d'une facture à la ligne claire, et doué de cette vertu simple qui consiste à ne pas perdre son temps aux complaisances.

Né à Berlin en 1903, il passa néanmoins une partie de son enfance en Hongrie jusqu'en 1910, auprès d'une mère dont le souvenir ne lui fut pas très agréable ; son père et sa belle-mère avaient émigré aux États-Unis : celui-là exerça la profession d'horloger-bijoutier, d'abord à Chicago, puis dans une petite ville de l'Indiana. Malgré la modestie de ses revenus, la famille parvint à envoyer le jeune garçon à l'Université (Chicago, puis Wisconsin-Madison), où il commença à écrire, en alternant études (en psychologie, en particulier) et activité professionnelle (dans l'assistance sociale). Fatigué de voir son patronyme d'origine écorché par les gosiers de ses nouveaux compatriotes, il prit le nom de Callman Rawley (permettant une intégration et une recherche d'emploi plus faciles, selon lui), gardant l'ancien nom, celui du Vieux Monde, pour ses rares publications. Pendant un temps, il fut psychologue et enseignant, mais revint à l'assistance sociale jusqu'à sa retraite.

Cette remarquable biographie offre l'avantage d'une franche (et d'autant plus intense, s'il se peut) banalité, mais aussi d'une représentativité singulière : elle décrit l'itinéraire d'un homme du commun de l'immigration dans le (prétendu) *melting pot* américain ; elle offre le substrat idéalement plat pour le destin d'un poète discret, et cependant profondément engagé. Elle illustre assez ce qu'on pourrait appeler le conflit des nécessités, auquel tout un chacun peut être soumis : celle de l'expression et de la réalisation personnelles (et plus généralement de la culture) et celle de l'action dans la communauté (et plus précisément, de l'engagement politique). Elle est également celle d'un homme de qualité, que le souci de la futilité ne tarauda jamais. Celle d'un poète extrêmement rigoureux, sous ses airs de légèreté : il suffit d'avoir en mémoire ce salut à l'ami disparu, George Oppen : « Adieu, gentle friend. » Tout Rakosi est dans cette adresse – peu de mots, densité maximale.

Auxeméry, avril 2013

L'essentiel de l'œuvre est regroupé dans deux volumes : *The Collected Poems of C. R. & The Collected Prose of C.R.*, The National Poetry Foundation, University of Maine at Orono, 1983. Deux ouvrages de référence : 1/ *Carl Rakosi: Man and Poet*, edited by Michael Heller, The National Poetry Foundation, , University of Maine, 1993; 2/ *The Objectivist Nexus, Essays in Cultural Poetics*, edited by Rachel Blau DuPlessis & Peter Quatermain, University of Alabama Press, 1999.

* * *

Biographie commentée par lui-même

[Les interventions du traducteur dans le texte sont entre crochets, ainsi que les notes.]

Naissance à Berlin le 6 novembre 1903.

« Je suis dans une pièce très grande, si grande que je ne peux voir son extrémité. Il y a peu de meubles. Le plafond est très haut et large. Il y a des ombres. Plus elles sont éloignées, plus elles sont allongées et pesantes. Il n’y a personne, là. Je suis couché dans mon lit d’enfant. Tout ce dont je suis conscient, c’est du fait que je *suis*. Et du silence. Le silence est énorme. Personne ne vient là. Le silence est tout ce qui est là. Le rien est oppressant. Les heures passent et il devient de plus en plus difficile à supporter. Il n’y a pas de fin. Il y a seulement le silence. Et rien. Mais au-delà de ce que je peux voir se trouve le Quelque Chose d’inquiétant qui menace.

Il n’y a nul rêve ; c’est un souvenir, et je lui suis lié. C’est un souvenir où personne n’est là et où personne ne vient. Une mère n’était pas là. J’en suis sûr. »

1904, séparation des parents. La mère revient en Hongrie auprès de sa famille, avec Carl et son frère. Le père émigre et se remarie.

« Je me souviens qu’il devait être dans la trentaine seulement, et faisait le plein de nouvelles expériences. Il en fit une en particulier, qui était de la nature d’une révélation et qui modifia pour toujours sa façon de penser. Cela se produisit quelque part du côté de Tiergarten, je crois. Une foule s’était assemblée autour de deux orateurs. Il s’approcha pour écouter. L’un des deux était un jeune homme de son âge, à peu près. Il criait presque, pour se faire entendre, et parlait des privations terribles qu’enduraient les pauvres gens, dont, les travailleurs, les malades, les sans-foyer, les chômeurs... il pressait les auditeurs de s’unir... l’union faisait la force...

« ... ce fut alors pour mon père le moment où il se rendit compte que c’était la plus noble chose qu’un homme pût faire... il ne put concevoir rien de plus noble... défendre une grande cause, s’en faire le porte-parole, devenir l’avocat, le champion des opprimés et des exploités. Il ne s’en remit jamais. Il y avait dans sa voix de l’appréhension mêlée d’admiration, presque de la révérence puis le silence, et son visage se transformait lorsqu’il donnait le nom des orateurs... Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg. Et quand il abordait le sujet de la fraternité chez les hommes et de la nécessité de la justice,... une vague d’émotion me submergeait et me soulevait et j’étais heureux.

[...]

« ... comment expliquer autrement de ne l’avoir jamais vue [sa mère], même à Baja, en Hongrie, où nous vivions auprès de ses parents... jusqu’à mes six ans, et de ne jamais me souvenir d’elle en train de me toucher, jamais.

« Sa présence [celle de sa grand-mère] m’est restée toujours proche. Les yeux sont tristes et pensifs. Le visage fatigué, montrant le début de rides, mais la bouche rit et une douceur sans égale de caractère se dégage d’elle, ne réprimant rien, et elle m’enveloppe. Elle se penche sur moi, attentionnée, souriante, et je réponds de même façon, comme je l’avais appris d’elle, je souris moi aussi, avec tout en moi de la lumière.

[...]

« Je me souviens également de l’été... Un ouvrier serbe vient de s’asseoir sur un banc pour prendre son repas de midi et je sens quelque chose d’irrésistible. Il sort un couteau de poche et tenant une tranche de lard fumé d’une main, il la découpe de l’autre main comme on coupe une pêche, et la façon dont il coupe son pain de campagne aussi, et mange

goulument... mille ans de vie paysanne... le paysan et son cochon... derrière lui... cet arôme... toujours dans mes narines. »

1910, sa belle-mère vient les chercher, lui et son frère, en Hongrie, pour les emmener aux États-Unis.

« Tout ce que j'ai en tête, c'est le départ et la nécessité de faire comme si c'était là comme n'importe quel autre jour. Elle [sa grand-mère] a retenu ses larmes, de façon à rendre la séparation supportable pour moi. Je lui saute au cou, et me laisse tenir dans ses bras, elle m'embrasse avec cette manière de maîtrise de soi et de vigilance qui protège les enfants. Et je pars sans me rendre compte de son chagrin ni même du fait que c'est là une séparation.

« Pardon, pardon. »

Le voyage.

« Nous sommes partis en seconde classe. Je me souviens que Lester [son frère] me tenait la main pour descendre une volée de marches interdite, pour aller voir comment c'était en troisième classe. La foule y était plus entassée et le bruit des conversations était plus fort et plus vif et ça parlait beaucoup plus, mais autrement, ce n'était pas différent que ce que je pouvais voir. Nous avons aussi tenté de voir ce à quoi ça ressemblait, en première, à quoi ressemblaient les gens riches et ce qu'ils faisaient, mais les marches étaient barrées pour accéder à ce pont-là.

« La seule autre chose dont je me souviens, c'est d'avoir vomi tous les soirs à la table du dîner sur la nappe blanche propre. »

L'arrivée.

« Là, dans ce qui semblait d'énormes baraques ingrates, le flot des immigrants se déversait et ils restaient à tourner en rond, attendant nerveusement, dans leurs habits du dimanche, de faire viser leurs papiers et de passer l'examen médical obligatoire, et il leur venait brusquement à l'esprit pour la première fois de leur vie qu'aucun ne savait exactement dans quel état de santé ils devaient être pour passer... »

1910-1919, la famille entière vit à Chicago pendant un an, et le père part ensuite à Gary, dans l'Indiana pour son travail. La famille part ensuite à Kenosha, dans le Wisconsin : le père y ouvre une seconde boutique de bijoutier et de réparateur de montres, après l'échec de la première à Gary.

« ...un jour, on me mit dans une pièce que je n'avais jamais vue auparavant et on me donna une composition à faire... Le lendemain, on me demanda de quitter la classe pour aller au bureau du principal et on me dit que j'allais sauter une division. Je n'y comprenais rien. Et puis, un mois après, même chose, on me fait sauter une autre division. Je n'avais aucune difficulté à faire les devoirs des divisions supérieures, mais à présent tout le monde dans la classe avait deux ans de plus que moi, et cela fit une différence dans ma vie parce qu'à partir de là, tout le monde dans la classe aurait toujours deux ans de plus et serait plus grand et moi, je serais toujours plus jeune de deux ans et plus petit...

[...]

« Notre maison était une maison où on lésinait et où on se faisait du souci à propos de tout tous les jours, étant donné la nature du travail de mon père... il avait débuté à Gary avec une ligne de crédit chez Moore and Evans. Il gagnait suffisamment en réparant les montres pour nous procurer la nourriture et une partie des autres nécessités ; il pouvait compter là-dessus, mais il ne savait jamais s'il vendrait assez de bijoux pour nous procurer le reste et rembourser ses traites à temps chez Moore and Evans...

« C'est ce qui bloquait mes parents et dominait leur vie : c'était un poids qui altérait leurs qualités de gentillesse et de convivialité. Cela me bloquait, moi aussi. Cela me freina tout au long de ma vie dans la recherche de ma façon de gagner ma vie, et cela affecta mes habitudes personnelles et la manière dont j'aborde les questions pratiques...

“Comment fais-tu pour te déplacer, lui demandai-je [à Ed Dorn, un jour], si tu n'as rien ?”

“Oh, dit-il, je trouve toujours de quoi.”

« Moi, je n'ai jamais eu cette liberté-là.

[...]

« Bien que mon père et ma belle-mère fussent intelligents et qu'ils aient tenu le savoir en estime, lui avait un grand respect pour la culture européenne, mais elle était d'esprit trop pratique et littéral pour s'intéresser à plus que le journal, et ses yeux, à la fin du jour, étaient trop fatigués pour qu'elle pût lire. Et donc il n'y avait pas de livres à la maison.

[...]

« Cela ne me dérangeait pas, parce que je ne savais pas qu'il me manquait quelque chose, jusqu'au jour où j'ai découvert la bibliothèque publique de l'autre côté de la ville.

[...]

« La bibliothèque devint dès lors ma maison secrète et mon vice secret... La vieille édition de Dickens chez Scribner, Thackeray, et les grands Russes... l'inoubliable *Ma vie* de Maxime Gorki me viennent à l'esprit ; et Huneker¹, qui me fit connaître les trésors de la musique et les courants entre les cultures dans les arts...

« ...De tout le temps où je fus à Kenosha, je ne me souviens pas avoir jamais vu un adulte porter des livres dans la rue, et je savais que personne ne lisait. Et je ne pouvais pas m'empêcher d'en ressentir de la gêne...

« Une fois que j'étais sur le pont qui mène au North Side des immigrants, je me sentais en sécurité. Durant le jour, il n'y avait personne le long des blocs d'immeubles bordés de saloons sur le chemin de notre maison, et s'il arrivait qu'un personnage solitaire fasse son apparition et jette un coup d'œil dans la rue à ce moment-là, les livres faisaient tellement partie des choses qui se trouvaient loin de ses préoccupations que je passais, invisible.

[...]

« Il n'y avait pas en moi la moindre idée de quoi que ce fût au-delà de tout cela, jusqu'à mes seize ans, et c'est alors que j'écrivis une composition en vieil anglais, au lycée, sur George Meredith. À ma grande surprise, le professeur, une femme, écrivit une longue réponse enthousiaste, comme adressée à un intellectuel d'égal à égal avec des commentaires à n'en plus finir, où elle me signifiait son respect pour mon esprit littéraire. »

1920, Rakosi commence ses études supérieures à Chicago, et écrit ses premiers poèmes.

« Ils [ses parents] pensèrent qu'ils pouvaient s'arranger pour subvenir à mes études à l'université s'ils faisaient très attention et si je vivais sans faire d'excès et travaillais pendant les étés.

[...]

« ...un jour je lisais de la littérature et le lendemain, il y avait la certitude, comme si elle avait toujours été là, que je désirais devenir écrivain et que c'était en poésie que je pouvais m'exprimer le mieux, et pas en prose. »

¹ Scribner : maison d'édition new-yorkaise, fondée en 1846 et ayant conservée son indépendance jusqu'en 2007, avant d'être absorbée dans un trust plus large. James Gibbons Huneker (1860-1921) : compositeur et critique, né à Philadelphie.

1921-1929, il s'inscrit à l'université du Wisconsin, y publie le Wisconsin Literary Magazine. Amitié avec Kenneth Fearing et Margery Latimer². Licence de Lettres. Lectures de T.S. Eliot (*The Waste Land*, 1922), E.E. Cummings (*Tulips & Chimneys*, 1923), W. Stevens (*Harmonium*, 1923), W.C. Williams (*Spring and All*, 1923)

« L'université avait une dizaine de milliers d'étudiants, la plupart issus des fermes du Wisconsin et des petites villes, de jeunes Babitts blonds, avec les cheveux coupés ras³. Le temps se passait à végéter, pour ces garçons et ces filles venus de la campagne : ils s'observaient les uns les autres et se voyaient très beaux, et ils se draguaient, en chahutant. Et les grands événements étaient pour eux les matchs de football et le championnat à venir du Big Ten⁴, et rester sur ses gardes était alors une preuve de présomption difficile à imaginer actuellement, bien que Nancy Reagan en soit assez proche [Rakosi s'exprime au début des années 1980].

« J'entrai dans ce milieu, moi le pauvre petit Juif, après avoir mijoté dans ma vie antérieure, avec ma sensibilité, mon mysticisme, la tête pleine de Tolstoï et de Nietzsche, me sentant comme marqué de stigmates...

« Bestiale soirée d'aliénation et d'insécurité, de profondeurs mystérieuses, et de nostalgies : c'est dans cet état d'esprit que j'obtins ma licence...

[...]

« Quand nous étions ensemble, Eros se trouvait dans le pays de Blake, et la femme telle que Blake la représente dans ses visions, c'était Margery [Latimer] elle-même. Depuis le début, je fus entraîné dans une intense relation, où, pour emprunter à l'imagerie blakienne, nos âmes se contemplaient avec bonheur...

[...]

« Les seules influences poétiques et littéraires dont je suis conscient, à mes débuts, ce fut Yeats, et ensuite Stevens, et Cummings pour une moindre part.

« ...tout d'abord je fus séduit par l'élégance de la langue, l'association de mots portée par l'imagination ; j'étais conquis par le monde des mots – un peu comme le monde de la langue de Wallace Stevens, qui fut une de mes idoles pendant un temps.

« ... si on prend un de ses poèmes [de Stevens] et si on essaie de le comprendre comme celui d'un homme qui vous dit quelque chose, on est perdu. Ses beautés relèvent d'une tout autre sorte. Cet homme a tué toute matière à sujet⁵. »

1924, engagé, à Cleveland, dans une agence d'assistance sociale, *Family Service*.

« Il m'arriva de parler avec quelqu'un qui cherchait également un travail et qui me dit : "Pourquoi ne vous dirigez-vous pas vers l'assistance sociale ?" Je ne savais même pas de quoi il s'agissait.

« Je trouvais les cours assez ennuyeux, mais je devins tout de suite profondément impliqué vis-à-vis de mes clients, plus profondément concerné et de façon plus désintéressée que je ne l'avais été vis-à-vis de quiconque auparavant. Et je découvris en moi-même une forte envie de prêter l'oreille avec attention à leur détresse, de la comprendre, de leur donner

² Kenneth Fearing (1902-1961) : poète, fondateur de la *Partisan Review* ; Margery Latimer (1899-1932) : écrivain ; engagée dans le combat féministe et l'action sociale.

³ Babitt : d'après le titre éponyme du roman de Sinclair Lewis, publié en 1922. Le personnage représente la vacuité et le conformisme culturel de la petite bourgeoisie américaine.

⁴ Le Big Ten : comme son nom ne l'indique pas vraiment, le Big Ten est une association, fondée en 1896, qui regroupe douze universités du Middle West afin de gérer les compétitions sportives dans douze sports masculins et treize sports féminins.

⁵ Voir en particulier un poème de Rakosi, intitulé *Domination de Wallace Stevens* (1925), dont nous traduisons une partie, qui répond (par son titre et son contenu) à un poème de Stevens, *La domination du noir* (in *Harmonium*, traduction Claire Malroux, Corti, 2002). Une critique américaine citée dans cette édition française parle, à propos de la poésie de Stevens, de « stratégies de la dissimulation, en particulier du "je" lyrique ».

toute cette attention, et de me rendre utile. J'en retirai une grande émotion et un accomplissement personnel empli de joie, que j'ignorais auparavant.

1925, il travaille comme serveur sur un navire marchand à destination de l'Australie ; puis, conseiller dans un centre pour enfants atteints de troubles psychologiques, à New York. Parution de In the American Grain, de W.C. Williams. Certains de ses poèmes paraissent dans The Little Review et Nation.

« New York était tout ce que j'attendais et j'appris beaucoup de la théorie freudienne dans ma nouvelle agence, qui avait la meilleure réputation du pays à l'époque, mais je dus laisser tomber. C'était une excellente chose, mais beaucoup trop absorbante, exigeante, rigoureuse, pour moi. J'avais beaucoup de mal à me consacrer à l'écriture.

« J'ai sous-estimé, me semble-t-il, l'influence de Williams sur mes premiers travaux. Williams a eu une grande influence sur ma conception de la forme, Williams et Cummings. L'ouverture d'esprit et la recherche de la clarté dans l'organisation de l'espace chez Williams m'ont plu et je me les suis appropriés immédiatement. Je serais sans doute parvenu à quelque chose de semblable par moi-même parce que c'était là la forme que devait prendre mon travail, mais il me fit gagner du temps. Les américanisms de Williams laissèrent également leur marque sur moi. »

1925-1926. retour à l'Université du Wisconsin pour des études en psychologie. Prend officiellement le nom de Callman Rawley. Fonde en collaboration la revue The Issue, qui aura deux numéros.

« Avant tout, le nom de Rakosi était toujours mal prononcé et mal orthographié, mais la principale raison, c'était que je ne pensais pas que quelqu'un qui portait un nom étranger serait embauché, c'était l'ambiance qui prévalait dans les départements d'anglais à l'époque. »

1926-1927. Psychologue au service du personnel de The Milwaukee Electric.

« Je vérifiais les réponses du machiniste... sa vitesse d'exécution, sa précision, sa force de résistance, et autres, et établissais son profil psychologique. Et de tout ça dépendait l'embauche et l'avenir du pauvre type dans la compagnie. »

1927-1928. Psychologue chez Bloomingdale, à New York. Travaille ensuite comme conseiller familial à la Massachusetts Society for the Protection of Cruelty to Children [Association pour la Protection de l'Enfance Maltraitée]. 1928-1929. Devient moniteur et licencié du Département d'anglais à l'Université du Texas. Études concomitantes à la Faculté de Droit de la même université.

« Je sentais le besoin de me ménager du temps et des ressources pour écrire, en ayant un travail moins contraignant, moins absorbant... et je me trouvai un emploi... j'enseignais en première année à des étudiants en ingénierie... Le travail était plus facile, bien sûr... mais c'était maintenant les jeunes cuistres du département que je ne supportais plus. Ils se comportaient comme s'ils avaient délocalisé Oxford à Austin... et ils étaient si infatués d'eux-mêmes, et le prenaient de haut à la façon britannique que j'en avais la nausée et me voyais devoir passer le reste de mes jours avec des clones. Je me rendais compte aussi que ce que je faisais en tant que professeur était de haute spécialisation et de peu de valeur sinon pour ces départements d'anglais... »

« [à la faculté de droit] j'étais fasciné par l'exigence d'une base pratique dans la jurisprudence et trouvais que le raisonnement logique et philosophique soutenait l'édifice avec autant de clarté et de sens des proportions que le Parthénon... mais comme pour moi le

fait de parler debout devant un public me mettait les nerfs à plat, c'était une épreuve et je me rendis compte trop tard que c'était en effet ce que pratiquait un homme de loi. »

1929-1931. Enseigne l'anglais à Houston. Passe ses soirées à travailler en groupe avec des Mexicains, à la Rusk Settlement House [une célèbre école destinée à permettre l'intégration]. Parution de How to Read de Pound. C'est à la fin des années 20 qu'il est en correspondance avec Ezra Pound, qui demande à Louis Zukofsky d'entrer en contact avec lui. Rakosi n'a jamais caché ses réserves sur l'appellation d'« Objectivistes », estimant que les poètes inclus dans ce « mouvement » étaient trop éloignés de fait les uns des autres pour qu'un réel groupe structuré puisse se prévaloir d'une telle dénomination. Celui dont il se sentit le plus proche fut toujours Charles Reznikoff.

« J'avais un emploi d'enseignant en littérature anglaise pour des élèves de grandes classes dans un lycée de Houston. Ce que je pensais être une expérience relativement facile et bénigne se révéla une charge de travail monstrueuse, et j'abominais le manque d'intérêt des étudiants, le chahut de la classe et le cours des études fixé à l'époque victorienne, dont on n'était pas autorisé à dévier. La lettre de Zukofsky m'arriva lorsque j'étais au désespoir. J'avais tâté de toutes les sortes d'emploi dont je croyais qu'elles me feraient gagner ma vie tout en ayant du temps et l'énergie mentale pour écrire – en vain. Je ne savais plus où aller. J'étais parvenu au terminus, apparemment.

« J'avais envoyé quelque chose pour avis et cela me revenait avec quelques maigres commentaires, mais c'étaient des remarques qui visaient juste. Il semblait savoir mieux que moi ce qu'était le vrai Rakosi et ce qui ne l'était pas. »

Extrait de la seconde lettre de Pound à Zukofsky du 25 octobre 1930 :

« Rakosi est pt-être mort, j'aimerais le retrouver.

Sa dernière adresse était

61 N. Main St. Kenosha, Wisconsin. »⁶

1931-1932. Pendant les vacances d'été, R. aborde l'étude de la médecine et s'inscrit à l'Université du Texas, jusqu'à épuisement de son argent. Parution du numéro objectiviste de Poetry, et Objectivist Anthology.

« Je vois que sa définition [celle de Zukofsky] était taillée sur mesure pour *son œuvre à lui* et que ce cadre de référence était déjà un tour-de-force⁷. Je vois aussi pourquoi cela me frappa comme étant étrange et faux. Il avait omis toute référence à la relation du poète au monde réel, excepté quant à son insistance sur les détails, et c'était en contradiction avec son idée-force.

« ... si Reznikoff fut un Objectiviste, Zukofsky ne l'est pas et ne le fut jamais.

« ... celui qui est le plus proche de moi [Reznikoff]... Les critiques ont dit qu'il n'en avait pas assez fait avec la matière dont il disposait ; mais ma première réaction quand je l'ai lu, c'est que Reznikoff a peut-être eu raison, justement. Peut-être que la matière parle suffisamment par elle-même⁸. »

1932-1940. Rakosi revient à Chicago se consacrer au travail dans l'assistance sociale (« Je suis revenu vers le Nord dans des wagons de marchandises. »). Prend des cours dans cette discipline à l'Université de Chicago. Nommé Directeur des Services Sociaux au Federal Transient Bureau de La Nouvelle-Orléans. Poursuit ses études à Tulane. Puis, emploi à New York. Termine ses études à l'Université de Pennsylvanie. Se marie

⁶ Cette lettre, écrite au moment de la préparation du numéro « objectiviste » de la revue *Poetry*, se lit en entier en annexe de la dernière édition des *Cantos*, Flammarion, 2013.

⁷ Cette dernière expression, en français dans le texte.

⁸ Nous nous permettons de renvoyer à notre article, *L'écriture de la lumière*, à l'occasion de la parution de *Témoignage* en français : www.oeuvresouvertes.net/spip.php?article1897.

avec Leah Jaffe, en mai 1939. *Bref internat en psychothérapie. Parutions d'époque* : G. Oppen, *Discrete Series* ; E. Pound, *Make It New* ; W. Stevens, *Ideas of Order* ; W.C. Williams, *Collected Poems 1921-1931* ; W. Stevens, *Man With the Blue Guitar*.

« Je respecte sa poésie [celle d'Oppen]. Elle s'en sort de par d'extraordinaires perceptions de la réalité... Mais je n'arrive pas à m'en réchauffer. Il y a là trop de dépouillement.

« Je crois que les écrits critiques de Pound – en particulier les fameux “Ne faites pas” – constituent le fondement de l'édifice de l'écriture américaine contemporaine. Mais dans son œuvre propre, je pense qu'il s'est révélé être un modèle désastreux, totalement désastreux pour les jeunes écrivains... Il y a là quelque chose qui n'est pas honnête. Il prétend que son matériau relève de l'épopée quand ce n'est qu'un dispositif pour atteindre à une sorte de grandeur démonstrative [*grandiosity*] aux frais du lecteur. Tout cette pose et toute cette duplicité me donne la nausée.

« ...Williams n'était pas pour moi essentiel. Toutefois, il existe entre nous des similarités pour des raisons extra-littéraires : nous avons travaillé l'un et l'autre dans des professions d'aide sociale et non dans le domaine universitaire, nous avons en quelque sorte œuvré dans des domaines parallèles, lui médecin, moi psychothérapeute et dans l'assistance sociale, tous deux en permanence à l'extérieur dans le monde, impliqués parmi les gens, vivant en permanence avec leurs problèmes, et apprenant d'eux. Cette communauté d'activités a laissé sa marque dans nos œuvres.

« ...avec Williams, on a toujours le sentiment d'avoir affaire à un homme qui parle. Avec Stevens, on n'a pas ce sentiment. Il s'est transformé lui-même en quelque chose d'admirable et de très beau, mais ce n'est pas un homme qui parle.

« Je me suis pris d'amour pour le travail d'assistance sociale et en un sens, cela a causé ma perte en tant que poète... Je ne suis plus impressionné par le langage comme je l'étais alors.

« Je suis devenu convaincu, vers 1935, que le capitalisme était incapable d'apporter des emplois et de la justice aux gens et que le système devait être changé, qu'il n'était pas possible de faire autrement... on avait l'impression que la moitié du pays était au chômage et prêt à exploser, les gens sans emploi s'organisaient et s'impatientaient aux bureaux d'aide sociale, alors que les Américains bon teint qui n'avaient eu d'idées plus avancées que celles de la lecture du journal du matin et des résultats des matchs de football se radicalisaient. Les enjeux devenaient trop importants pour ne rien faire.

« Je pris absolument à la lettre les idées marxistes élémentaires concernant la littérature : elle devait être l'instrument du changement social, en exprimant les désirs et les besoins des masses. Et dans cette croyance, il m'était impossible d'écrire de la poésie, parce que la poésie que je savais écrire ne pouvait atteindre ces objectifs-là.

« Deux ans plus tard, cependant, je cessai d'aller aux meetings, et ce fut tout. Personne ne s'en rendit compte, parce que tout ce que j'avais fait de ma vie c'était d'écouter, de défiler à l'occasion, pour soutenir des piquets de grève, avec des gens que je ne connaissais pas, et à brailler des protestations et me sentir remonté lors des rassemblements de masse.

« Il était impossible d'empiler au sommet d'un régime quotidien de cette sorte une nuit d'écriture. Quand je tentais d'y parvenir, je me retrouvais sous tension au point de ne pouvoir ni dormir ensuite, ni faire correctement mon travail le jour suivant. De plus, ma façon de penser marxiste m'avait conduit à ne plus accorder aucun respect à la poésie elle-même. Et donc rien ne pouvait me retenir de mettre fin à mon problème en cessant d'écrire. C'est ce que je fis. J'arrêtai également de lire de la poésie. »

1941. *Publication de Selected Poems.*

1940-1968. C. R. travaille à St. Louis au Jewish Family Service. Devient responsable d'un centre pour enfants atteints de troubles mentaux à Cleveland ; puis Directeur d'un service social pour familles et enfants juifs à Minneapolis, jusqu'à sa retraite en 1968, tout en ayant une activité privée en tant que psychothérapeute. C'est la lettre d'un poète anglais, Andrew Crozier, qui déclencha une reprise de ses activités poétiques. Son premier livre, après 26 ans de silence, *Amulet* (une mince et dense plaquette), parut chez New Directions en 1967 (c'était la période de la guerre du Vietnam, et certains des poèmes d'*Americana* sont d'acribes prises de position contre cette sanglante absurdité), et en 1986 ses *Collected Poems* (National Poetry Foundation). Plusieurs autres volumes devaient suivre, ainsi que des participations à des lectures aux États-Unis et en Europe (à Royaumont, en particulier, en 1989, sous l'impulsion d'Emmanuel Hocquard). Au début de novembre 2003, Rakosi fêtait son 100^{ème} anniversaire à San Francisco. Il est mort un vendredi après-midi, le 25 juin 2004, après une succession de malaises, chez lui. Ses proches rapportent qu'éprouvé par ces congestions cérébrales à répétition, il avait perdu la notion du temps (jour, mois, année), mais que lorsque la personne chargée des soins palliatifs lui demanda qui était le Président en charge, il hésita puis s'exclama : « Bush – le saligaud ! »

[Les textes ici cités sont extraits de *Carl Rakosi: Man and Poet*. Certains de ces textes se retrouvent dans *Scenes From My Life*, in *The Collected Prose of Carl Rakosi*. Traduction : Auxeméry, 2013]

* * *

Andrew Crozier

Vie et carrière de Carl Rakosi

[...]

La carrière de Carl Rakosi avant l'épisode des « Objectivistes » en 1931 doit se lire en fonction de la situation littéraire telle qu'elle se présentait aux écrivains de sa génération. Ce qui alors se fait jour clairement, c'est que, bien que ce fût là une génération qui avait une sorte de cadre de référence commun – l'Imagisme, mettons – sa cohésion était superficielle, et recelait un potentiel de rupture qui s'accrut, à échéance, selon des lignes soulignées, comme toujours, par les différences sociales. Rakosi appartenait, disons-le, à une génération de poètes américains qui, au départ de leur carrière dans les années 1920, prirent leur direction initiale à partir de l'expression d'une expérience et d'une sensibilité contemporaine, qui avait été rendue possible par les innovations de la première génération des modernistes. [Allen] Tate le remarque précisément en ce qui concerne [Hart] Crane : « De Pound et d'Eliot, il a tiré la conception première qu'il eut de ce dont il s'agit lorsqu'on parle d'être contemporain, au sens plénier du terme. » À la différence d'autres membres de sa génération (de Tate lui-même, par exemple, et plus particulièrement d'Yvor Winters), Rakosi ne raccordait pas sa poésie à la mise en forme et à la diffusion d'un nouveau canon littéraire/critique, et établit plutôt une liaison théorique nécessaire entre une écriture dans le présent et la littérature du passé au nom d'un ordre culturel stabilisateur de la sorte qu'Eliot semblait préfigurer alors dans « Tradition et talent individuel »⁹. Son écriture l'assimile, au contraire, à des poètes dont l'intérêt porte plus sur la recherche de moyens formels auxquels les données de la vie contemporaine pourraient se prêter. Comme Rakosi, ces poètes étaient pour la plupart issus de familles d'immigrants et, coupés des traditions culturelles que le

⁹ *Tradition and the Individual Talent*, essai d'Eliot paru en 1921. Allen Tate (1899-1979) : poète et essayiste américain (en correspondance avec Crane, dans les années 20) ; Yvor Winters (1900-1968) : poète, et critique universitaire.

mode de vie américain tendait, en tout cas, à rejeter, l'attention qu'il portait aux compositions formelles qui pourraient être entendues comme la résolution spécifique, et sans précédent, de leur expérience, était opportune et nécessaire, en l'espèce. Ce fut de plus leur particularité propre. En tant que membres de familles d'immigrants, ils étaient indemnes de nostalgie pour le passé américain, et en tant qu'Américains engagés dans le processus d'assimilation, il n'était pas surprenant qu'ils fussent moins concernés par la perception des immédiatetés de l'expérience que par les discours dont cette expérience était constituée. Il nous faut toujours nous souvenir que l'Amérique des années 1920 n'était pas le Londres de 1913¹⁰, et que le monde de l'expérience vécue, au même titre que la poésie, avait subi une modernisation, et continuait à se moderniser et à se rationaliser à un rythme accéléré.

Ces « Objectivistes », ainsi sont-ils passés à l'histoire, doivent être vus comme les initiateurs de la première révolte contre le modernisme institutionnalisé, en raison de leur rejet des théories impersonnelles du discours que comporte implicitement la notion de valeurs poétiques soutenues par la tradition. (Il faut noter qu'Eliot utilisait le terme de « tradition » comme article d'amorce, dans sa poursuite d'autre gibier. Quand Tate dit que la poésie de Crane est « du grand art » [*in the grand manner*], c'est le traditionalisme de celui-ci qui emporte son adhésion.) Leur œuvre peut aussi être vue comme une tentative, pas tout à fait située en temps voulu, pour incorporer et étendre les innovations de la première génération des modernistes au moment où cette génération était en train de perdre son élan et sa cohésion. Une telle révolte, cependant, ne devait pas tenir ses promesses, au début d'une décennie dans laquelle la principale opposition au modernisme académique de ce qui devint la « nouvelle critique » venait des exigences de gauche en vue d'une littérature de solidarité et d'engagement social. L'Objectivisme représente, dès lors, un développement particulier du modernisme premier, plus que son évolution pure et simple, il répond encore directement aux investigations de la génération précédente en raison de sa compréhension de la forme poétique comme résolution des réponses à l'expérience contemporaine et il a ses discours caractéristiques, plutôt qu'un ordre conceptuel capable de concilier et donc de réguler une nouveauté ingrate et peut-être indésirable. Ce développement créatif eut lieu (il ne pouvait peut-être avoir lieu qu'ainsi, car Rakosi comme Zukofsky étaient tous deux des réfugiés venus de postes d'enseignement de l'université) en dehors de la nouvelle institution des relations de pouvoir littéraires, nés de l'alliance du modernisme et d'une critique littéraire de plus en plus professionnelle. Cette alliance, principal site d'affiliation moderniste pour les poètes de la génération de Rakosi, était bâtie sur une analyse du modernisme de la sorte que proposaient les remarques de Tate concernant Crane. Ses concepts et ses valeurs connexes sont évidentes dans le compte-rendu de *An Objectivists Anthology* fait par Winters : celui-ci reprochait aux Objectivistes de manquer d'« intelligence rationnelle », et les lisait comme des « impressionnistes sensoriels d'espèce commune ». Pour Winters, comme pour Tate, le pouvoir de la forme était conceptuel ; il représentait (pour Winters, il en était ainsi par l'effet des conventions métriques ; pour Tate, il prenait sa signification depuis un centre imaginaire de l'intuition) le contrôle rationnel de l'esprit sur le désordre des sensations et des sentiments. Inévitablement, par conséquent, ils ne pouvaient trouver dans l'Imagisme comme dans l'Objectivisme aucuns signes d'intelligence cohérente. Leur réalisme excluait tout ce qui se rapprochait de la compréhension du mot par Zukofsky comme « symbole absolu », et ce que cela implique quant à la forme, actualisée dès lors dans les relations localisées et séquentielles entre mots précis. Ce qui est frappant dans la théorie de la forme de Winters, en particulier, c'est que l'intelligence rationnelle y est représentée symboliquement par la métrique du vers ; son territoire textuel, pour ainsi dire, c'est l'esthétique, qui agit comme correctif aux émotions affectées de confusion et à la complication de la pensée provoquée par la vie moderne. En dépit de l'attention que porte sa

¹⁰ Là où Pound officia pendant un temps, comme on sait.

critique sur la vitalité locale de la langue poétique, sa représentation et sa connotation sont au regard de Winters faibles, du point de vue cognitif. Tout se passe comme s'il reconnaissait la place de l'énergie et de l'expression du modernisme, mais ne pouvait assigner un statut effectif à ces qualités-là. Ce qui se trouve hors de l'esprit du poète, instrumentation du langage incluse, est source de sensations brutes et d'humeurs vagabondes ; il n'y a là aucune organisation, aucune unité. Nul besoin, cependant, de faire le phénoménologue pour ne pas supposer l'aptitude de l'esprit à représenter sa propre cohérence, ni de se montrer mollement complaisant en reconnaissant pour ce qu'ils sont les discours qui constituent la plus grande part de la vie quotidienne. Sans doute le vingtième siècle mérite-t-il largement notre mépris, mais cette sorte de rejet méprisant est un luxe autant qu'un cliché.

Ce n'est pas tant que Rakosi et les autres Objectivistes restèrent en dehors de la situation littéraire de leur génération ; Tate et Winters furent aussi, à leur façon, des outsiders ; bien entendu, l'image pourrait s'appliquer à l'ensemble de la génération d'*entre les deux guerres*¹¹. Il faut plutôt souligner que les Objectivistes se sont faits réellement déborder ; nous le voyons très nettement dans les pages de la revue *Hound and Horn* – voyant au départ d'un bon œil Pound et ses jeunes amis, sa politique littéraire devint peu à peu sous la coupe des opinions de Winters. Peu importe ici d'aller plus avant, mais c'est justement sur fond de cet arrière-plan d'identité de génération et de rupture que les contours de la carrière de Rakosi apparaissent clairement.

[Texte tiré de "Carl Rakosi in the 'Objectivist' Epoch", dans *Carl Rakosi : Man and Poet*. Traduction : Auxeméry, 2013]

* * *

[Nous donnons enfin ici un texte, extrait du volume de *The Collected Prose*, qui permet de saisir par quel biais Rakosi arrive à prendre position sur le problème de la création et de la langue, du rôle de l'imagination et de celui de l'attention au sens, du lyrisme et de ce que nous pourrions nommer l'objectivité (c'est-à-dire une forme précise de représentation du réel), par rapport à une figure on ne peut plus importante de la poésie américaine.]

LETTRE À ROBERT DUNCAN

J'écoutais Jean Redpath chanter une vieille ballade écossaise, *Riddles Wisely Expounded* [littéralement : « Énigmes sagement dévoilées »] enregistrée sur un disque et je me suis rendu compte, tout heureux, en un éclair, que j'avais mes propres énigmes à dévoiler, et me servant de l'ancienne prosodie, j'ai écrit ceci¹² :

Ô qui va perçant telle une corne
et qui pique plus vite que l'épine ?

Qui est plus rude encore que le roc
et qui bloque plus fort que le verrou ?

Et qui va plus loin que cette route
et qui va plus profond que la mer ?

Ô c'est le désir qui taraude comme la corne
et c'est l'envie qui pique comme fait l'épine.

¹¹ En français dans le texte.

¹² Il va de soi que la traduction ne peut rendre l'usage ironique des rimes ou assonances utilisées par Rakosi [*horn / thorn, rock / lock, &c.*] ; nous avons du moins tenté de conserver un rythme.

Le souci de soi est plus rude que le roc,
la résistance plus solide que le verrou.

Plus longue que cette route est l'abstraction
et de l'homme par l'homme
la contemplation
est plus insondable que la mer.

Il n'y a rien ici à quoi vous puissiez vous opposer, mais si c'était vous qui aviez écrit ce petit poème-là... et il n'existe aucun homme qui ait écrit plus d'énigmes que vous... la dernière de ces énigmes aurait reçu une réponse différente. Vous auriez poussé un cri, provoqué par l'amour et votre expérience, comme moi je l'ai été dans ma réponse : « La nature du mot est plus profonde que la mer. Ainsi sont les complications extasiées de l'imagination dans sa présence ainsi que ma nature en tant que poète. Elles sont toutes plus profondes. »

Pour moi aussi. N'ai-je pas écrit dans mon *Livre de comptes* : « J'avais un rendez-vous avec la spiritualité de l'homme mais j'étais faible et amoureux de l'esprit de la langue et je l'ai fait attendre. » ? Je pense au fond qu'ensemble, nos réponses constituent l'homme complet. Ce qui ne veut pas dire qu'individuellement nous soyons moindres que ce tout. Là aussi il y a énigme.

Pendant que nous y sommes, pourquoi se fait-il qu'il vous soit apparemment impossible d'écrire quoi que ce soit sans chanter ? Nous devrions demander à Robert Bly¹³, qui a fait une étude sur l'astrologie, pour en avoir l'explication, surtout que, pour tant d'autres, il semble impossible d'écrire quoi que ce soit et de chanter en même temps. Il semble également impossible que vous écriviez quoi que ce soit sans vous mettre à flotter dans les brumes du mont Olympe. Voilà tout autre chose, à l'évidence. Cela viendrait-il d'une trop grande consommation de racine de mandragore et de l'étrange connexion entre certains mots et l'angoisse ? Ou alors du pur et simple fait de trop chanter ?

Je suis au courant pour la racine de mandragore, parce que lorsque nous nous rencontrons et que vous me transpercez de votre œil fixe tandis que l'autre œil part en biais vers des ailleurs où je ne peux le suivre¹⁴, et que les mots coulent à flots de votre bouche, je sais que vous avez consommé de la racine de mandragore et que je ne serai pas en mesure de placer un mot avant que vous ayez terminé votre looping et que l'effet de la mandragore soit dissipé.

S'il existe un antonyme à la mandragore, on le trouvera dans la seconde énigme, qui comporte le mot le plus sous-estimé de la langue, *envie*, un mot tellement honteux que les hommes forts plient le genou devant lui. Cet implacable moloch, auquel je me suis heurté lorsque j'ai parlé de mon « rendez-vous avec l'esprit de l'homme¹⁵ », est sur ses talons, lui dont l'étoile la plus brillante est le désir qui taraude, à la façon dont un parasite infeste un chêne vigoureux. La seule manière de se débarrasser de la bête est de se débarrasser soi-même de ce désir qui taraude, remède dont je n'ai pas besoin de dire qu'on en débarrasserait aussi la poésie.

Il faudrait dire également quelque chose de la cinquième énigme, l'abstraction. Elle constitue notre physique avec son principe d'incertitude. Et c'est bien le hic ! On ne peut s'en sortir sans elle et on ne peut s'en sortir avec. Bref, l'issue se situe au diable.

¹³ Le premier recueil de poèmes de Robert Bly date de 1962 et s'intitule *Silence in the Snowy Fields*, « Silence dans les champs de neige », au style fleuri de métaphores. L'année suivante, il publie *A Wrong Turning in American Poetry*, « Mauvais virage dans la poésie américaine », essai dans lequel il minimise l'importance d'auteurs tels que T.S. Eliot, Ezra Pound, Marianne Moore ou William Carlos Williams ; il leur oppose des écrivains comme Pablo Neruda, Cesar Vallejo, Juan Ramon Jimenez, Antonio Machado et Rainer Maria Rilke.

¹⁴ Robert Duncan était affecté de strabisme.

¹⁵ Rakosi utilise le terme de *spirit*, « énergie de l'esprit », impliquant courage et force de la pensée, sans aller jusqu'à la spiritualité mystique.

Je ferais mieux d'arrêter là et de laisser tomber. Je commence à causer comme un critique. Ce qui me rappelle ceci : avez-vous remarqué que dans nos conversations nous ne parlons jamais des critiques ? On dirait qu'ils ne sont pas de notre monde. Ils sont dans le leur. Ce que je voulais dire, c'est qu'ils n'ont pas besoin de nous, pas plus que nous d'eux, et voilà manifestement une absurdité. Néanmoins, vous comme moi, nous savons que c'est vrai, du moins en ce sens que normalement, vous et moi conversons dans le monde de la métaphore, dans lequel il semble que nous ayons une curieuse, mais non malheureuse fonction de célébrité, alors qu'eux, conversent dans le monde de l'assertion, où leur mission semble être de prouver qu'une hypothèse est toujours plus forte que n'importe quel poème. C'est exact, ils mènent jusqu'à nous un visiteur occasionnel en partant du monde de la non-métaphore, quelqu'un qui a été programmé pour nous identifier par association d'un nom et de la littérature, mais qu'y a-t-il dans un nom ? Un passant. Ô, être un nom et resplendir à jamais dans l'Histoire de la Littérature d'Oxford ! Une étoile, cette étoile-ci, ou celle-là. Nous contenterons-nous d'un nom ou infuserons-nous au cœur de notre propre hyperbole. Ne répondez pas.

Si je suis trop sévère avec les critiques, ce n'est pas parce que je n'ai pas tiré avantage de tel ou tel. C'est en raison de ce que j'ai écrit il y a des années : « Personne ne paraît plus croire que le véritable poète est le poète lyrique et doit se battre contre son propre intellect. Tout le monde s'en fiche. »

Venez donc en fin d'après-midi pour le dîner, cher vieil homme. Leah fait des paprikas et de la mousse au chocolat¹⁶. En attendant, Leah est impatiente de se joindre à nous, et nous parlerons musique, et je mets en route un nouveau Schubert en numérique. Le son est splendide !

À vous, en abstraction,

Carl



© Auxeméry

(à Royaumont, en 1989, lors du Colloque consacré aux Objectivistes)

¹⁶ Leah, l'épouse de Rakosi, à qui toute l'œuvre de celui-ci est dédiée.